



Les Canadiens français à la Guerre de 1914-18 Devant l'opinion française

Armand Yon, D.PH., L.ÈS L.

Numéro 38, 1973

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1025304ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1025304ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les éditions du Bien Public

ISSN

0575-089X (imprimé)

1920-437X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Yon, A. (1973). Les Canadiens français à la Guerre de 1914-18 : devant l'opinion française. *Les Cahiers des dix*, (38), 9–32. <https://doi.org/10.7202/1025304ar>

Les Canadiens français à la Guerre de 1914-18

DEVANT L'OPINION FRANÇAISE

Par ARMAND YON, D.PH., L.ÈS L.

En 1914, nos cousins de France ont déjà tendance à considérer le Canada d'abord comme une grande puissance économique: son commerce et son industrie feront l'objet de leur curiosité. Toutefois, le sentiment ne sera pas exclu de leurs préoccupations. Nous le verrons souvent se manifester, même de façon très vive, notamment pendant et après la première guerre mondiale.

Car, de 1914 à 1918, le Canada va faire ses preuves en offrant aux Alliés le concours d'une armée importante et de ressources matérielles aussi abondantes que variées.

Avant d'être défait aux élections générales de 1911, sir Wilfrid Laurier, leader des Libéraux, avait proclamé aux Communes d'Ottawa : « Quand la Grande-Bretagne est en guerre, le Canada est en guerre ». C'est ce principe que le gouvernement conservateur avait appliqué à la lettre le 4 août 1914.

On sait qu'au début le recrutement des volontaires fut excellent, même dans la province de Québec. Nombre de Canadiens français qui éprouvaient peu de sympathie pour l'Angleterre durent penser bien davantage à la France en s'engageant pour le service d'outre-mer. Dans ce concert quasi unanime, les voix discordantes furent celles des nationalistes: prêtres et laïcs qui, tout en croyant que le Canada ne devait rien à la Grande-Bretagne, reprochaient à la France officielle ses mesures antireligieuses. En effet, les lois Com-

bes étaient toujours en vigueur, et l'on n'ignorait rien, au Canada, des inventaires et des expulsions qui en avaient résulté.¹

Parlant de cette guerre bien des années plus tard, Guénard-Hodent croyait pouvoir écrire: « L'Histoire a dit et redira longtemps quel grand et noble rôle fut [alors] celui du Canada ».²

Ce conflit, si terrible par ailleurs, allait du moins permettre aux deux nations des échanges inattendus: d'une part, des milliers et des milliers de Canadiens iraient combattre sur la terre de France, où ils seraient accueillis et fêtés comme des frères; d'autre part, les hostilités serviraient de motif, pour ne pas dire de prétexte, à maintes « missions » françaises qui parcourraient le Canada avec des succès variables. Nous voulons ici considérer successivement les deux points de vue.

I. — CANADIENS EN FRANCE

Sans la guerre, évidemment, jamais ces Canadiens qui débarquent des transports n'eussent pu envisager un séjour aux « vieux pays ». Il y a souvent parmi les officiers des hommes cultivés, mais les simples soldats sortent du plus pur terroir : fils d'agriculteurs ou fils d'ouvriers pour la plupart, avec cette particularité que l'ouvrier canadien-français est souvent petit-fils d'« habitant » et sent encore fortement la glèbe.

Et ces rudes gars, trapus et vigoureux, aimant les coudées franches et la langue verte, à qui vont-ils se montrer ? Aux Français qui ont déjà visité leur pays ? aux littérateurs ? aux académiciens ? aux représentants des corps constitués ? . . . Que non pas ! mais au petit peuple de France: d'abord sur les champs de bataille, puis, quelque jour de permission, dans les villages de Basse-Normandie ou du Perche d'où émigrèrent jadis leurs ancêtres.

1. Le meilleur ouvrage que l'on possède sur la participation des Canadiens français à la Guerre de 1914-1918 est peut-être dû à une Américaine, Mlle Elizabeth H. Armstrong. C'est une thèse d'histoire intitulée *The Crisis of Quebec* (New York, Columbia University Press, 1937). Dans cette étude, fruit de recherches longues et patientes, le problème est retourné sur toutes ses faces et analysé de façon claire et impartiale.

2. Maurice Guénard-Hodent, *La tradition renouée : les relations entre la France et le Canada depuis 60 années* (Ed. Paris-Canada, 1930, in-8, 48 p.).

On conçoit que l'émotion ait été forte de part et d'autre: surprise pour l'hôte et, pour le visiteur, à une telle distance, sensation de la patrie retrouvée.³

Le même Guénard-Hodent, témoin autant qu'historien, se complaît à énumérer les belles campagnes de l'armée canadienne: Ypres, où l'épreuve des gaz asphyxiants fut affreuse, Neuve-Chapelle, Langemarck, Bazentin, Courcellette, Lens, la crête de Vimy, enfin la Somme. Et il ajoute: Les Canadiens « furent de beaux soldats et de vaillants alliés [. . .]. La gratitude attendrie du peuple français est allée au corps canadien plus qu'à tout autre, peut-être parce que le concours de ses armes lui semblait plus désintéressé, mais aussi parce qu'il le sentait vraiment fraternel, plein de pitié pour les vieillards et les enfants dénués de tout, pour la ferme dévastée, pour la terre meurtrie et devenue inféconde ».

La paix rétablie, on entendait dans les Flandres, dans la Somme et l'Oise les paysans rappeler, « les yeux mouillés de larmes, ce que furent les soldats canadiens qui défendaient leur village, leur vaillance pleine d'entrain, leur ferme discipline et enfin l'étonnement que causaient beaucoup d'entre eux quand ils parlaient un bon français, avec un accent tout semblable à celui du nord-ouest de la France. »

Et de conclure: « En ces cinquante mois de guerre, le Canada a fait plus pour sa renommée mondiale, qu'en vingt années de succès économiques. »⁴

Un hommage aussi complet nous dispensera de citer au long divers témoignages datant de l'époque même du conflit. Retenons cependant deux conférences, la première de Gaston Deschamps, l'autre de Mgr Baudrillart.

Deschamps, ancien élève de Normale supérieure, avait — on s'en souvient peut-être — suivi le Comité France-Amérique aux fêtes de Champlain. Toujours rédacteur au *Temps*, il parle au Grand Théâtre du Havre, le 13 juin 1916, de « l'Effort canadien ». . . « Cette âme du Canada, qui nous semblait lointaine, affirme-t-il, s'est

3. Nous avons déjà utilisé une partie de ces notes « d'ambiance » dans notre travail sur le succès de *Maria Chapdelaine* (*Cahier des Dix*, no 36, 193-210).

4. Guénard-Hodent, *op. cit.*, 35, 36.

rapprochée de nous ». Et il décrit le départ des contingents, rappelle leur composition, où figurent en belle proportion des Canadiens français « descendants de ceux qui sont partis des havres de la côté normande. » « Au champ d'honneur [. . .] les Canadiens ont tenu encore plus qu'ils n'avaient promis. » Mais l'orateur n'insiste pas moins sur les secours en nature qui s'organisent au Canada même et viennent soutenir le choc des troupes : innombrables colis s'entassant déjà au Pavillon de Flore et redisant la sollicitude des femmes de là-bas. Il mentionne quelques envois touchants, et cite le trait qui suit : Une mère de famille canadienne-française, dont les sept enfants ont tous donné quelque chose, s'excuse à propos de sa cinquième fille : âgée de vingt ans, dit-elle, soeur Saint-Timothee, petite religieuse, ne peut offrir que ses prières ! »⁵

A son tour, le mars 1917, le Recteur de l'Institut catholique de Paris s'adresse, dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, à un auditoire de choix. Il est présenté par Etienne Lamy, secrétaire perpétuel de l'Académie française, qui prononce lui-même une allocution vibrante où il mêle à ses souvenirs personnels des précisions récentes sur la participation active du Canada à la lutte. Il insiste surtout sur les origines françaises d'une bonne partie de la population, ce pourquoi, dit-il, « sans moins de gratitude, nous devons plus de tendresse à ces combattants qui, sur notre sol, ne se croient pas sur un sol étranger, et à ces morts tombés pour nous sur la terre de leurs aïeux. »⁶

Mgr Baudrillart, s'appuyant sur une abondante documentation de provenance canadienne, démontre que « nos frères d'outre mer ont compris la France et ils ont su le lui dire. » Il explique clairement l'attitude du Canada, — Dominion autonome dans l'Empire britannique, par conséquent libre de garder la neutralité, et, de plus, pays largement agricole qui requiert le concours de tous les bras. Ses sacrifices n'en sont que plus méritoires. . . Le Recteur souligne également les secours financiers qui affluent en France : « Entre tous les alliés, croit-il pouvoir affirmer, les Canadiens se sont signalés par la surabondance de leur charité. » Et l'orateur termine par une apostrophe où, à tous ces frères du Nouveau

5. Gaston Deschamps, *L'Effort canadien*, (Paris, Bloud, in-16, 32 p. — 14, 22, 29).

6. Etienne Lamy, *Allocution du 8 mars 1917* (Cf. ouvrage suivant).

Monde, Canadiens français, Canadiens anglais, il dit « merci d'avoir vu clair dans nos âmes, merci de nous avoir aidés par tous vos efforts à préparer pour demain, avec la victoire du droit, le triomphe de la grande France ressuscitée. »⁷

Outre ces témoignages officiels ou semi-officiels, dus à des personnalités marquantes, que d'articles parurent, dans des journaux et revues de teintes les plus diverses, pour louer l'effort de guerre canadien ! Il nous a été naturellement impossible de les recueillir tous ; mais il va sans dire que les publications de *France-Amérique*, avec leur supplément consacré au Canada⁸, se chargèrent non seulement de reproduire ces informations, mais encore de demander des articles de fond à leurs spécialistes des questions canadiennes : Léopold Leau et Maurice Guénard-Hodent.

Le premier rappela au public français qu'au moment où tant de Canadiens français du Québec s'engageaient volontairement, les autorités provinciales de l'Ontario supprimaient les écoles dites « séparées » des catholiques de langue française, et leur rendaient très difficile l'enseignement de leur idiome maternel⁹. Plus tard, au début de 1918, il mentionna les mouvements d'opinion qui divisaient le Canada, ainsi que les nouveaux griefs invoqués par les Canadiens français contre la loi de Conscription, — entre autres le refus du ministère des Forces d'outre-mer de grouper ceux-ci en des unités distinctes¹⁰.

Guénard-Hodent, comme on l'a vu, s'était surtout consacré à l'étude de l'aide militaire. Mais il ne néglige pas pour autant les secours d'ordre matériel, et, chiffres à l'appui, il cite, entre autres contributions, celle des hôpitaux canadiens¹¹ à Dinard, à Saint-Cloud (qui compta d'abord 500 puis jusqu'à 1500 lits), enfin à Join-

7. Alfred Baudrillart, *L'Effort canadien* (Paris, Bloud & Gay, 1917, in-16, 36 p. 34, 27, 22, 30).

8. *France-Canada* continua de paraître jusqu'en 1917. En 1918, les nouvelles du Canada furent incorporées dans *France-Amérique*. Après la guerre, on reprit la publication de *France-Canada*.

9. En mars 1914, la revue publia *in extenso* un mémoire circonstancié de l'abbé Beaudoin (de London Ont.) sur la situation faite aux Canadiens français de l'Ontario. Léopold Leau fit précéder le factum de quelques mots d'explication.

10. Cf. *France-Amérique* d'avril 1918, « *Le Canada et la Guerre* ».

11. Guénard-Hodent, dans *France-Canada*, sept.-déc. 1918, 46-49.

ville-le-Pont, avec 1500 lits. « L'élan fut constant jusqu'à la fin », conclut-il ¹².

La Revue donne aussi force détails sur les oeuvres de secours pour la France organisées au Canada même, et sur l'initiative de France-Amérique : le Fonds patriotique canadien, l'Aide au soldat, l'Aide au drapeau, la Pensée française, la section canadienne-française de la Croix-Rouge. . . Le centre de cette « Aide à la France » se trouve à Montréal, avec des comités à Québec, à Ottawa, à Toronto, voire à Hamilton (car les Canadiens anglais ne se montrent pas moins généreux que leurs compatriotes de langue française). Il est particulièrement émouvant de parcourir, dans les colonnes accueillantes de *France-Canada*, ces longues listes de souscripteurs, dont bon nombre sont de jeunes écoliers qui ont sacrifié leurs quelques sous d'argent de poche !

France-Amérique mentionne également les manifestations qui ont lieu en France en l'honneur de personnalités canadiennes, tant civiles que militaires. Ainsi, le Comité offre en septembre 1916 un dîner à sir George Foster, ministre du Commerce canadien, ainsi qu'à son collègue, l'honorable T. Chase-Casgrain, ministre des Postes (décédé peu après ce voyage). Hanotaux préside, et Albert Métin, ministre français du Travail, prononce une brève allocution ¹³. En juin 1917, c'est Etienne Lamy qui est chargé d'accueillir le major Olivar Asselin, à la tête de l'unité canadienne-française qu'il a lui-même recrutée ¹⁴.

L'Illustration, qui s'est presque exclusivement consacrée aux nouvelles de la guerre, parle à maintes reprises de l'armée canadienne, agrémentant son texte de nombreuses photographies. Dès le 5 août 1916, entre autres, un article résume assez bien les contributions à cette date. L'auteur, qui signe « J. de P. », ne veut pas qu'on voie dans l'intervention du Canada un geste qui s'impose, mais bien le résultat d'un « libre choix », dont « naît une action concertée aboutissant à de grandioses réalisations ». Il fait remarquer en passant que les Français admis dans les hôpitaux

12. Guénard-Hodent, *La tradition*. . . , 37.

13. *France-Canada*, sept.-déc. 1916, 30.

14. *Ibid.*, 90. La revue publie en septembre 1917 un article du même Olivar Asselin sur ses Volontaires, 90s.

canadiens y trouvent non seulement des soins médicaux de premier ordre, mais encore le réconfort moral d'une ambiance singulièrement sympathique: ces blessés reconnaissent « des cousins en ces infirmiers qui, malgré la différence de l'uniforme, ont avec eux des origines identiques, le même langage, et, parfois, le même nom patronymique au parfum de terroir: Trudelle, Mercier, Dumésnil, Grenier, Gagnon »¹⁵.

Assez souvent, au cours des hostilités, des fêtes, des réunions de caractère patriotique ont groupé tour à tour soldats et officiers des armées alliées. Les Canadiens y figuraient en bonne place. . . Mais la grande manifestation canadienne de Paris sera sans conteste celle du 2 juillet 1917.

Le conflit était à un tournant critique: les avances des Allemands sur presque tous les fronts inspiraient une vive inquiétude. Le recrutement n'allait pas trop bien au Canada, où les Canadiens français promettaient d'accueillir fort mal l'imminente loi de Conscription. Sans doute, depuis le 6 avril, les Etats-Unis avaient déclaré la guerre à l'Allemagne, mais leur action ne se faisait pas encore sentir sur les champs de bataille. Aussi, le gouvernement britannique, pour stimuler les coeurs, avait-il demandé qu'on célébrât simultanément à Londres, à Ottawa et à Paris, le cinquante-naire de la Confédération canadienne, lequel tombait le premier juillet 1917.

Le jour même, qui était un dimanche, l'honorable Philippe Roy reçut chez lui, dans l'intimité, des officiers supérieurs et des membres du corps diplomatique. La fête principale devait revêtir un caractère religieux et consister en un service solennel qui eut lieu le lendemain à la Madeleine, à la mémoire des soldats britanniques tombés au champ d'honneur.

Le cardinal Amette, entouré d'un nombreux clergé, présidait, et prit la parole après le sermon. Tous les gouvernements alliés étaient représentés dans la nef. L'allocution de circonstance avait été confiée à l'abbé Thellier de Poncheville, que Montréal venait d'entendre au cours du dernier Carême.¹⁶ Il débuta en rappelant

15. J. de P., « L'Effort canadien », dans *l'Illustration*, 5 août 1916 (no 3831), 132s.

16. Voir la note 18.

trois dates qui « jalonnent l'histoire du Canada : 1608, année de la fondation de Québec par le saintongeois Champlain; 1759, qui marque la conquête du pays par les Anglais; enfin, 1867 — le premier juillet — où est proclamée la constitution nouvelle » faisant du Canada une Confédération de plusieurs provinces.

Et l'orateur célèbre les bienfaits de cette constitution, dont le but était précisément de rapprocher deux races si différentes et qui, « par les idées et les sentiments, continuent de se distinguer, de s'opposer même en plus d'un point » [. . .] « La sagesse des constituants de 1867 fut de fragmenter ces blocs inconciliables et de rendre encore plus facile l'entente entre les provinces multipliées. Ce morcellement politique favorisait un rapprochement national ». « Quoiqu'il soit encore à venir, l'homme qui, au sein de cette dualité originelle, réalisera l'union profonde et obtiendra la collaboration amicale de tous les Canadiens à leur grandeur commune, aura bien mérité de ses compatriotes ».

Cependant, au moment où « les premiers coups de canon ébranlèrent le monde », les auteurs de la Confédération avaient déjà loyalement poursuivi cette oeuvre d'union... « Tous les Canadiens tressaillirent ». « J'ai recueilli sur place, ajoute le prédicateur, le souvenir de ces journées d'angoisse. Elles ne firent pas seulement s'attendrir de pitié les âmes: elles y soulevèrent une émotion active, qui se hâta de nous multiplier les secours. La traditionnelle bonté du Canada s'est accrue encore envers la France meurtrie. *Toutes les mains qui le pouvaient n'ont pas pris d'elles-mêmes les armes.*¹⁷ Toutes, spontanément, ont donné leur or ».

Après avoir mentionné les hôpitaux canadiens de Saint-Cloud et de Troyes, l'abbé poursuit : « En même temps que sa charité, l'armée du Dominion entraînait en campagne; ce double soutien nous fut offert avec le même élan [. . .]. Au camp de Valcartier affluaient les recrues de tous les points de l'horizon : du rocher de Québec aux rives du Pacifique, de la chaîne des Laurentides et des montagnes Rocheuses, de la prairie et de la forêt, des « chantiers », des manufactures, des mines [. . .]. Par milliers et par milliers,

17. Nous soulignons cette dernière phrase, qui démontre combien le prédicateur, rentré récemment du Canada, tient à affirmer son indépendance.

les volontaires se rassemblaient, confondant sous le même uniforme khaki les deux nationalités dont le sang allait fraterniser magnifiquement, aux coups de la terrible bataille. Ils étaient 33 000 en septembre 1914. Ils sont 400 000 aujourd'hui, et ce chiffre sera dépassé. »

Suivait une mention spéciale pour les Canadiens français : « Ces jeunes régiments, nés pour la plupart voici trente mois à peine, ont déjà leur histoire [...]. Ils se sont battus en Belgique, dans les Flandres, en Artois [...]. La terre qui leur donne maintenant asile n'est pas pour eux une terre étrangère. En s'y couchant, les Canadiens français ont retrouvé leur sol natal, celui où se sont éveillés leurs pères et où les fils peuvent s'endormir, comme en un vieux foyer de famille. »

Enfin, l'orateur, en une brève péroraison, exhortait ses auditeurs à « élever une prière commune vers le Père dont vivants et morts appellent le secours. »¹⁸

Dans les journaux français de l'époque, il n'est bruit que de l'arrivée imminente de l'armée américaine. Un régiment est même débarqué le 26 juin, et prendra part à la célébration de *l'Independence Day*, le 4 juillet. . . Pourtant, les fêtes canadiennes n'ont pas passé inaperçues : le *Gaulois*¹⁹ en publie un compte-rendu substantiel, où il souligne entre autres la présence du maréchal Jeffre et celle de Jules Cambon, ambassadeur de France.

Gabriel Hanotaux avait déjà, dans le *Figaro*,²⁰ consacré un article de tête à ce Cinquantenaire. « Le Canada, porte un nom extrêmement populaire en France », affirmait l'académicien, passant succinctement en revue le demi-siècle qui, par étapes, avait valu à la nation une réelle autonomie au sein de l'Empire. Il exaltait naturellement le rôle joué par les Canadiens — et en particulier par ceux de langue française — dans cette guerre mondiale, mais, s'étonnant que le recrutement, dans la province de Québec, fût en régression, il croyait devoir faire appel à leurs

18. Abbé Thellier de Poncheville, *La France vue d'Amérique* (Paris, Bloud & Gay, 1918, in-16, 80 p. — 56s.

19. *Le Gaulois* du 3 juillet 1917.

20. *Le Figaro* du 2 juillet 1917.

sentiments français... Peut-être ne se rendait-il pas un compte exact de la situation : en tout cas, il se trompait grandement lorsqu'il assurait que la Grande-Bretagne faisait aux Canadiens français « une part distincte » : à la vérité, il leur devenait de plus en plus difficile de grouper les leurs en des unités spéciales. Mais ce sont là, évidemment, des points d'histoire qui ne devaient s'éclairer qu'avec le temps, et il reste que, en dernière analyse, l'article d'Hanotaux était nettement sympathique.

Ce sont plutôt les commentateurs français, comme on l'a vu, qui se plaisaient dans leurs appréciations à distinguer leurs cousins d'outre-Atlantique pour leur rendre un hommage particulièrement senti. Mais, jusque-là, aucun d'entre eux ne semble être descendu dans les tranchées pour y observer, à l'oeuvre et à l'épreuve, celui qu'on appelle indifféremment le « poilu » ou le « tommy » canadien.

Un tel privilège devait être réservé, au lendemain de l'Armistice, à un ancien interprète du front britannique : Fred Causse-Maël. Fils d'un romancier en renom,²¹ auteur lui-même de « romans d'action », ce Causse-Maël nous a livré un *Jolicoeur*²² bien canadien et tout frais émoulu de la « boue gluante des Flandres ».

Ce n'est pas là, assurément, un livre pour rosières. D'aucuns estimeront rabelaisienne, voire déplaisante, l'histoire de ce soldat de vingt-neuf ans que ses camarades ont surnommé *Virginie*, parce qu'il n'a pu encore, à la suite de circonstances jugées fâcheuses, faire toutes ses preuves « dans le civil » : le trait n'a rien de bien original, et on pensera qu'il n'est exposé ici que pour l'amusement du lecteur. Il n'importe, au surplus. Ce qui nous intéresse, c'est le type de « tommy » que l'écrivain nous campe dans son récit : cet Antoine-Louis-Philippe Jolicoeur, « engagé volontaire aux Fusiliers de Montréal ».

Il est trop bon enfant, trop vert dans sa langue, trop libre dans ses gestes, trop « nature », en un mot, pour n'avoir pas été vu sur

21. Le pseudonyme *Pierre Maël* fut adopté conjointement par deux collaborateurs : Charles Causse (1862-1905) et Charles Vincent (1851-1920). Fred Causse dit *Causse-Maël* était le fils du premier.

22. Fred Causse-Maël, *Jolicoeur, Tommy canadien*. Roman. Paris, Flammarion, s. d. [1919], in-16, 254 p. On sait qu'il y avait un *Jolicoeur* au régiment de Béarn, dans la compagnie de M. de Puisau. Il fut blessé devant Québec en 1760.

place. Issu de ce petit peuple que les touristes français n'ont guère le temps de regarder, il nous apparaît d'abord casqué de la « salade plate, serré dans son manteau khaki qui l'engonce » [...]. A première vue, il a l'air « pataud, avec son torse mal équilibré, son cou puissant, ses bras trop longs, ses jambes courtes, légèrement arquées ». Quand on le taquine — ce qui est fréquent — il « tourne vers les rieurs une bonne balle ronde, grassouillette, absolument dénudée de poil, si ce n'est vers la droite du menton où fleurit — ironique grain de beauté ! — une touffe rousse. »

Voilà pour le physique. Quant au moral, Jolicoeur semblera peu différent de ses camarades alliés, si nous disons qu'il est, malgré ses déconvenues, un enragé coureur de jupons et qu'il aime boire sec, soit du champagne volé ou des litres de « pinard » français qui étanchent la soif, soit du punch anglais qui l'excite, soit même de ces « mixtures » à l'américaine qui garantissent la soulerie prompte et absolue. Il est donc assez souvent « zig-zag ».

« Chapardeurs, bambocheurs en diable », ces « jean-baptistes » se cognaient de temps en temps avec leurs frères d'armes anglais : histoire d'affirmer hautement leur fidélité à la France ! » N'empêche que « rien ne les valait, lors d'un assaut ou bien d'un raid, et que le roi George n'avait pas de troupes plus loyalistes, en fait. »

Ils s'appelaient Comtois, Picard, Lalancette, Lachance, Belhumeur, Larose, Lanoirceur, Corneloup, Vadeboncoeur : noms bien français, et surtout authentiquement canadiens. Entre eux, ils se traitaient communément de « verrats », et parlaient « un langage pittoresque à souhait », qui « était celui de l'ancienne France d'avant la Révolution, mêlé d'idiotismes britanniques, de mots de patois déformé, et de rares expressions d'argot empruntées au vocabulaire ultramoderne de nos poilus. » Quant à leur accent, il s'apparentait « à celui des gars normands ». ²³

Mais, bien singulière est la manie qu'ont ces Canadiens de « sacrer » à tout propos, en proférant des « jurons curieux » que

23. Causse-Maël, *Op. cit.*, 2, 8, 9, 40. En citant des noms de poilus canadiens l'auteur fait justement remarquer (p. 9) que « les listes d'appel devaient avoir une curieuse analogie avec celles des Royal-Guyenne, Languedoc et Roussillon qui servaient jadis sous Montcalm. »

l'auteur estime « d'ordre blasphématoire » : en vertu d'un paradoxe qu'ils seraient bien en peine d'expliquer, eux qui se targuent d'être d'excellents catholiques, ils ne peuvent échanger deux phrases sans mentionner ce qu'un fidèle doit vénérer par-dessus tout : les sacrements, les grandes figures de sa religion... Or, c'est au point que cette guerre a donné naissance à une anecdote souvent contée au Canada. Un instructeur militaire français est chargé de préparer de jeunes recrues canadiennes. Le jour de sa première leçon, comme il approche des tranchées, il en entend sortir toute une kyrielle de « baptême, de « tabernacle », de « calice » de « Christ », de « Vierge » (prononcé *viarge*)... Il s'arrête, puis, s'impatientant : « Eh bien ! messieurs les Canadiens, dit-il sérieusement, quand vous aurez terminé vos litanies du matin, nous commencerons l'exercice ! »

Après cela, Causse-Maël pourra nous décrire ces gaillards qu'il a vus dans ce pays d'Ecoivres, non loin du Mont-Saint-Eloy : tantôt s'amusant à l'arrière, plus souvent au front, dans leurs affreuses cagnas, partageant leurs rations, ou bien, aux prises avec les réseaux de barbelés, se battant comme des lions : Jolicoeur et ses frères d'armes nous plairont toujours par leur allure décidée, leur langue drue, leurs physionomies hautes en couleur... Bref, si sa portée n'est pas grande, le roman respire une joie de vivre, une franche gaité absente des oeuvres fameuses de Remarque, de Barbusse et de Louis Dumur.

II. — FRANÇAIS AU CANADA

Il va sans dire que, pendant toute la durée de la guerre, on chercherait en vain, au Canada, un seul voyageur français s'attribuant la qualité de « touriste » : tous sont censés « en mission » !

Au moment de l'agression allemande, André Siegfried se trouvait justement en Amérique, mais c'était à New York, d'où il devait d'ailleurs bientôt se rembarquer sur la *Lorraine* avec bon nombre de « recrues » françaises.

Il eût été piquant de connaître par ce Français exceptionnel quelles furent les premières réactions du Canada devant le fait brutal de la guerre, et peu s'en fallut, car, lors de l'attentat de

Saravejo, qui lui avait paru gros de menace, Siegfried était à visiter l'Ouest canadien. Pendant un séjour à Winnipeg, ville jeune et fiévreuse, nul autour de lui ne semblait « s'inquiéter : tout cela se passait si loin ! »²⁴

Mais ses impressions de juin et juillet 1914 nous renseignent déjà sur l'attitude hostile des Canadiens — et des Canadiens français en particulier — à l'endroit de l'impérialisme britannique. Bien plus tard, en 1937, dans la première édition de son *Canada, puissance internationale*,²⁵ il voudra, avec le recul du temps, juger les faits et les hommes, et se montrera plutôt sévère : la participation des Canadiens français au conflit mondial lui paraîtra insuffisante.²⁶ Ses appréciations soulèveront au Canada une certaine polémique, et un nommé Jacques Michel²⁷ prétendra « réfuter » Siegfried, sans d'ailleurs démontrer quoi que ce soit, faute d'une documentation sérieuse. Au fond, c'est peut-être Siegfried lui-même qui, dans ses écrits ultérieurs,²⁸ se « réfute » le mieux, ou, plus exactement, sans se dédire, explique et justifie parfois l'attitude des Canadiens français, laquelle, au cours de la seconde Guerre mondiale, devait être la même qu'en 1914-1918.

Nous n'avons pas à discuter ici cette épineuse affaire : elle aura sa place plus tard, lorsque nous parlerons du *patriotisme* des Canadiens français et de leurs sentiments envers la France et la Grande-Bretagne : ce qu'il importe de savoir pour l'instant, c'est que la question de la participation à la guerre — volontaire d'abord, puis rendue obligatoire par la loi de Conscription — créa pour ce peuple de douloureux problèmes.

Nous y avons déjà fait allusion, et ils furent loyalement exposés par les commentateurs français de l'effort canadien : griefs des Canadiens français envers les anglophones, y compris les Irlandais, qui, en supprimant les écoles « séparées » de l'Ontario,

24. André Siegfried, *Deux mois en Amérique du Nord*. . . (Paris, 1915), 124.

25. André Siegfried, *Le Canada, puissance internationale* (éd. de 1937), 194s.

26. *Op. cit.*, 196.

27. Jacques Michel, *La participation des Canadiens français à la Grande Guerre*, Montréal [1938]. Le prêtre canadien qui se cache sous ce pseudonyme (feu l'abbé Camille Poisson) n'a pu bénéficier de la riche documentation amassée par Mlle Armstrong (cf. note 1).

28. Particulièrement dans *France, Angleterre, Etats-Unis, Canada*.

rendaient impraticable l'enseignement du français aux minorités de cette province; le peu de zèle montré par le gouvernement d'Ottawa à former des bataillons strictement canadiens-français, commandés par des officiers de même race; enfin, l'impression générale que le service obligatoire, regardé par plusieurs comme inconstitutionnel, serait nuisible aux intérêts de la province de Québec, peuplée en grande partie d'agriculteurs.²⁹

La guerre, sans doute, comme l'affirmait Etienne Lamy, avait réussi à dissiper bien des préjugés, bien des causes de mésentente, en remettant « en leur place les hommes et les doctrines »³⁰ : elle pouvait, par contre, faire naître de nouveaux motifs de « friction », pour employer un mot canadien. Et d'abord, les Français en visite au Canada devraient à tout prix éviter de passer pour des agents plus ou moins déguisés de la propagande militariste ! Les ecclésiastiques eux-mêmes ne seront pas à l'abri de tout soupçon.

Car les Carêmes de Montréal continuèrent d'être prêchés par des Français, malgré les dangers et les difficultés que présentaient les traversées. Il n'y eut d'exception qu'en 1915, alors que le titulaire prévu, appelé sous les drapeaux, fut remplacé par un Canadien³¹. Les orateurs sacrés pour 1916, 1917 et 1918 furent respectivement Mgr Léon-Adolphe Lenfant, évêque de Digne, l'abbé Charles Thellier de Poncheville et le père Henri Delor, dominicain, que le Canada avait déjà entendu quatorze ans plus tôt.

Ce dernier, que nous sachions, n'a pas livré au public ses souvenirs, non plus que le texte de sa prédication. Quant à Mgr Lenfant, que son caractère épiscopal devait imposer davantage à son auditoire, il semble n'avoir fait à la Guerre que de passagères allusions : du moins, on en trouve peu dans ce *Carême* qu'il publia³². En montant dans la chaire de Notre-Dame, « Je devine dans vos rangs compacts, dit-il aux Canadiens, des pères et des mères en deuil pour avoir donné leurs fils aux armées ». Il devait

29. Ces griefs sont exposés et discutés minutieusement par Mlle Armstrong dans son ouvrage. Léopold Leau en avait déjà instruit les lecteurs de *France-Amérique*.

30. Baudrillart, *Op. cit.*, 4.

31. Le prédicateur de 1915 fut l'abbé Camille Roy, prêtre du diocèse de Québec et futur recteur de l'université Laval.

32. Mgr Léon-Adolphe Lenfant, *Carême de Montréal*.

également vanter « la vie sociale » du pays, faire l'éloge des Sulpiciens et féliciter les Canadiens en général d'avoir échappé à l'esprit de la Révolution et à l'« action délétère du XVIII^e siècle »³³ : toutes constatations qui furent reçues favorablement, comme bien on pense.

Plus tiède fut, de prime abord, l'accueil réservé à l'abbé Thelcier de Poncheville, bien qu'il fût déjà avantagement connu au Canada. C'est qu'il arrivait à une époque cruciale : en cette année 1917, qui allait voir proclamer la loi exécrée du Service militaire pour outre-mer. En février, elle était déjà « dans l'air ».

Aussi le prédicateur se vit-il interrogé non seulement par des reporters autorisés, mais encore par des indiscrets sans mandat, aux fins de savoir s'il n'était pas chargé par le gouvernement français de quelque « mission secrète ». Naturellement, le prédicateur se défendit d'être venu au pays pour tout autre motif que cette station de carême.³⁴

Sans se laisser intimider, il arbora en chaire la croix pectorale des aumôniers militaires et ne put éviter de parler ouvertement de la guerre, au cours d'un Carême intitulé justement *Dans l'épreuve*. Grâce à sa parole chaude, pénétrante, toute sacerdotale, l'orateur eut bientôt conquis son auditoire. Un journal saluait en ces termes le premier sermon : « L'homme de France va monter en chaire [...] On se rappelle qu'il arrive de la guerre, que les obus ont éclaté autour de lui, qu'il s'est penché sur l'âme du soldat français. On le dévore des yeux [...]. Il est là-haut³⁵ et déjà il parle. La voix du Christ et de la France a passé sur nous. »³⁶

Chez certains Canadiens, ce n'avait été, au début, qu'un accès de méfiance, qui s'expliquait par l'extrême nervosité des esprits, mais celle-ci, à vrai dire, allait se prolonger encore bien des mois.

33. *Op. cit.*, 6, 11s.

34. Une fois rentré en France, il écrira dans une lettre : « J'ai expliqué à Mgr Bruchési ce qu'il en était. Le gouvernement français n'a fait que me *mettre en sursis* pour me donner la liberté d'aller prêcher ce Carême. Mais je n'avais aucun mandat de sa part. » (Lettre à l'abbé Elie-J. Auclair, 19 mars 1918).

35. Elevée de six mètres au-dessus de la nef, cette chaire a toujours paru « très haute » aux prédicateurs venus de France.

36. Th. de Poncheville, *Op. cit.*, 15.

Même après avoir exercé un si fructueux ministère, l'abbé de Poncheville, qui était revenu à la tranchée, ne pouvait se tenir pour quitte : on était curieux de savoir ce qu'il pensait et dirait de son séjour au Canada. Or, comme il profitait de ses rares permissions pour donner, sur divers points du territoire français, des conférences, des causeries sur « la France et la Guerre vues d'Amérique », il fut desservi par les comptes rendus qu'en publiait la presse locale. A Limoges, le *Petit Démocrate* passa vraiment la mesure, faisant dire à l'orateur que les Canadiens s'imposaient des voyages d'une nuit en traîneau pour venir l'entendre, que la vente des cartes d'entrée à ses conférences suscitait dans les rues des queues interrompant la circulation des tramways, etc. Encore cela n'était-il pas bien méchant, mais on relevait également dans le journal des énormités comme celle-ci : « Le premier dimanche, la température est glaciale, mais il fait chaud dans les coeurs. L'Archevêque et l'Aumônier sont couverts de fourrures, leur tête s'enfonce dans un haut bonnet à poils qui les fait ressembler à des grenadiers de Napoléon ». Et cette autre : Aux sermons, « il y a de temps en temps quelques évanouissements, mais tout est prévu : des brancardiers sont là, un poste de secours est à portée, et, pour le sermon de Pâques, l'Aumônier s'entendit louer ainsi : Quel succès vous avez eu ! Vous avez ému magnifiquement : on a dû emporter six dames. C'est admirable ! »³⁷

Que, dans le feu du discours, l'abbé se fût laissé aller à quelque hyperbole, c'était possible et bien pardonnable. Tout au plus les Canadiens eussent-ils dû s'étonner de trouver des gasconnades dans la bouche d'un homme du Nord ! Mais déjà des petites feuilles perfides avaient diffusé ces textes au Canada, en les accompagnant de commentaires plutôt acerbes. Au printemps de 1918, un confrère canadien du prédicateur, l'abbé Elie-J. Auclair, fit paraître dans la *Revue canadienne* un article à ce sujet.³⁸

Mis au courant, le prêtre français, avec beaucoup de dignité, écrivit à l'abbé Auclair : « J'ai pas mal de défauts, disait-il entre autres, mais je ne crois vraiment pas que la vantardise soit le dominant ». Il accusait le reporter du *Petit Démocrate* (lequel n'a

37. Lettre citée dans la *Revue canadienne*, avril 1918, 257.

38. *Loc. cit.*,

qu'« un faible tirage ») d'avoir beaucoup brodé sur ses paroles, puis il ajoutait noblement : « Chaque jour, je parle de vous en France [...]. A Paris, à Lyon, à Saint-Etienne, à Vienne, au Havre, à Versailles, devant des évêques, des préfets, des généraux, j'ai rendu à votre cher pays l'hommage que méritent son attachement et son dévouement au nôtre. J'ai expliqué votre attitude, parfois mal comprise. Il me semble payer ainsi chaque jour un peu plus ma grande dette de reconnaissance à votre égard »³⁹

Après cette mise au point, que l'abbé Auclair publia loyalement dans sa revue, l'incident était clos. Bien infime, en vérité, nous avons pourtant voulu l'exposer pour mieux restituer le « climat » de l'époque.

A deux autres reprises — en 1921 et 1928 — Charles Thellier de Poncheville, promu chanoine, fut invité à prêcher le Carême de Montréal : c'est dire en quelle haute estime il était tenu au Canada français.⁴⁰

Signalons en passant que, vers la même époque, un conférencier de l'Alliance française, Jules Bois, s'était vu assez malmené par la presse nationaliste, pour s'être avoué ingénûment « chargé de mission », sans préciser davantage. Mais tous avaient compris à demi-mot.

Plus sympathique fut naturellement l'accueil réservé à des « propagandistes » d'une orthodoxie reconnue : le capitaine Duthoit et François Veuillot, par exemple, arrivés tous deux vers la fin de 1917. Professeur de droit à l'université catholique de Lille, Eugène Duthoit avait fondé dès 1894 l'Ecole des sciences sociales et politiques. C'était un spécialiste réputé des questions sociales, auxquelles les jeunes Canadiens, un peu tardivement, commençaient à s'intéresser pour de bon. Dans une lettre particulière, l'abbé Thellier de Poncheville présentait en ces termes son compatriote de Lille : « Il est la gloire de notre université [...]. Nous avons peu d'hommes aussi complets, en France, par leur valeur

39. Passage de la lettre citée (cf. note 34).

40. Au début de 1950, le chanoine Thellier de Poncheville revint au Canada et y passa plusieurs semaines, prié de donner de nombreux sermons et conférences.

intellectuelle, morale, religieuse »⁴¹. Accompagné du lieutenant Charles Flory et du sergent Dobelle, le capitaine Duthoit visita les institutions du pays et fut particulièrement bien reçu dans les milieux universitaires, où sa mâle prestance, autant que sa parole autorisée, fit très bonne impression. Laval crut s'honorer en lui conférant le grade de docteur en droit (le 20 janvier 1918).

Dans une même solennité, on créait docteur ès lettres *honoris causa* François Veillot, qui venait de donner une série de conférences au Canada français. Neveu de Louis Veillot, dont il préparait une édition monumentale, ce journaliste distingué avait adressé, au début de la guerre et de son propre chef — « en tirailleur », comme il dit — une série de *Lettres aux catholiques des pays neutres* : adroits et bien au point, ces écrits de propagande avaient plu au Comité catholique, présidé par Mgr Baudrillart : Veillot devint bientôt lui-même un des plus actifs « propagandistes ».

Depuis longtemps, il désirait visiter un pays où il savait Louis Veillot lu et admiré. Correspondant parisien de *l'Action catholique* de Québec, il avait déjà fait paraître dans ce quotidien des articles intitulés *Lettres de Paris*... Mais la réception que lui ménagèrent les Canadiens semble avoir dépassé son attente : « Le Canada me retiendra plus longtemps que je n'avais prévu, écrivait-il dans le même journal. La faute en est, si faute il y a, aux Canadiens eux-mêmes. Quelqu'un me demandait hier : Les Canadiens ne vous ont-ils pas surpris ? — Non, ai-je répondu, ils m'ont pris... Ils m'ont pris, ils me gardent ! » Et d'ajouter : « J'ai pu sentir avec quelle expansion l'âme canadienne est ouverte aux bonnes nouvelles de France, et quel tenace, quel indomptable attachement elle garde à la langue et à l'esprit français ».⁴²

Comme le capitaine Duthoit, François Veillot fut invité à parler dans divers établissements catholiques. Il fit ainsi plusieurs conférences sur son oncle, louant, chez le célèbre polémiste, le talent littéraire, la correspondance à la grâce et le mépris du res-

41. Lettre personnelle de Th. de Poncheville à l'abbé Auclair (8 nov. 1917).

42. François Veillot, « Nouvelle amitié », article publié dans *l'Action catholique*, Québec, 9 janvier 1918.

pect humain. Le 28 février 1918, sous les auspices de l'Institut canadien de Québec, il donnera une dernière causerie intitulée justement : « Adieux au Canada ».

En avril 1917, « les petits-fils de Washington », comme disaient les Français, venaient d'entrer en guerre aux côtés de la France. Pour remercier la nation américaine et examiner avec ses techniciens les meilleures méthodes de coopération, la République française dépêcha aux Etats-Unis une importante délégation, qui fut la Mission Viviani-Joffre.

Avant de rentrer en Europe, les principaux délégués voulurent dire aussi leur gratitude aux Canadiens, ces alliés de la première heure... Tous les détails de cette brillante odyssée nous ont été conservés, grâce aux *Notes d'un Témoin*, ce témoin étant, en l'occurrence, François de Tesson, secrétaire de Viviani, que « sa parfaite connaissance de l'anglais et son long séjour aux Etats-Unis » rendaient particulièrement apte à ces fonctions.⁴³

René Viviani, alors garde des Sceaux et vice-président du Conseil, se tailla un vrai succès d'orateur au Parlement d'Ottawa, où il fut reçu officiellement. Il fit naturellement allusion à la « journée terrible » d'Ypres et à la conduite des Canadiens à la côte de Vimy, réputée « imprenable ». Mais, à le relire, son discours paraît aujourd'hui bien pompeux ! Ainsi, le ministre français aurait voulu, assure-t-il, « visiter tout entier cet admirable pays », et aller « saluer les mânes de nos ancêtres » (*sic* !) dans cette province de Québec, où revit « la grâce et la beauté de la Normandie et de l'Ile-de-France⁴⁴ ». En fait, Viviani ne mit pas les pieds au Canada français, et il fit bien, car pour les catholiques du Canada comme pour ceux de France, il demeurerait le trop fameux « éteigneur d'étoiles ». ⁴⁵

43. [François de Tesson], *Notes d'un Témoin: les Grands Jours de France en Amérique*. Mission Viviani-Joffre (avril-mai 1917), Paris, Plon, 1917, IV — 312 p. On sait que François de Tesson, qui fit partie du premier cabinet Blum, est mort en déportation au cours de la deuxième Guerre mondiale.

44. *Op. cit.*, 247.

45. Dans son ouvrage si utile sur les Citations françaises (Armand Colin, 1933), Othon Guerlac rétablit le texte officiel du discours de Viviani, où l'on a faussement introduit le mot « étoiles ». Le voici : « Nous avons arraché les consciences humaines à la croyance. Lorsqu'un misérable, fatigué du poids du jour, ploie les genoux, nous l'avons relevé, nous lui avons dit que derrière les nuages il n'y a avait que des

Par contre, l'accueil réservé à Joffre, tant à Montréal qu'aux environs, tint du délire.⁴⁶ « L'enthousiasme éclatait sous les pas du maréchal Joffre, » écrivait déjà Henri Bergson, qui avait vu acclamer à New York le vainqueur de la Marne...⁴⁷ Dans le Québec, l'émotion atteignit son paroxysme : il semblait que les Canadiens eussent, pour la circonstance, déposé toutes leurs craintes et leurs préventions. Ils firent au grand soldat une ovation ininterrompue.

Dès Saint-Jean d'Iberville, les Français sont conquis, lorsqu'un Comité de dames remet au Maréchal, pour madame Joffre, un bouquet de fleurs portant cette inscription : « A celle qui, gardienne de votre foyer, n'a pu vous accompagner : ses cousines de Nouvelle-France ». ⁴⁸ Puis, c'est Montréal. La foule encombre les rues, les places publiques, où le service d'ordre est quasi impossible; les fenêtres, les toits même sont garnis de spectateurs... « Nous avons une impression charmante, très vieille France, dira notre témoin : les carillons des églises nous chantent *la Marseillaise*. Par ce temps radieux [on est le 13 mai] la voix des cloches résonne allègrement et se mêle aux vivats de la population. Que ce soit dans les quartiers anglais ou français, devant l'institution des pères Franciscains ou le couvent des Soeurs grises, le Mont-Saint-Louis, l'académie Saint-Louis-de-Gonzague ou l'université McGill, les habitants d'origine diverse se livrent à des ovations aussi vibrantes! » ⁴⁹

Le parc Jeanne-Mance s'étend au pied du mont Royal, jadis baptisé par Jacques Cartier. C'est là que le maréchal Joffre va faire la revue des troupes de Montréal. « Pour la première fois dans un défilé militaire au Canada, on voit le tricolore officielle-

chimères. Ensemble, et d'un geste magnifique, nous avons éteint dans le ciel des lumières qu'on ne rallumera plus ». (Viviani, ministre du Travail. Discours à la Chambre des députés, le 8 novembre 1906.) De son côté, Viviani a laissé un livre sur cette même Mission (*La mission française en Amérique*, chez Flammarion). On n'y trouve sur le séjour au Canada que le texte du discours prononcé par Viviani à Ottawa.

46. Habitant alors Montréal, nous fûmes témoin de cet enthousiasme vraiment sans précédent.

47. Cité par Viviani, *La Mission française*. . . , 7 (Préface).

48. De Tesson, *Op. cit.*, 253.

49. *Ibid.*, 256.

ment déployé à côté du drapeau anglais ». Au milieu de cette « multitude grouillante », Joffre embrasse d'un coup d'oeil « l'ensemble des troupes canadiennes qui lui rendent les honneurs », puis il fait appeler les officiers. . . Plus loin, devant l'université McGill, nouvelle revue. Aux Canadiens se sont joints un certain nombre de soldats français « au garde à vous ». Beaucoup de poitrines sont ornées de la croix de guerre et de la médaille militaire. Il y a même là quelques anciens de 1870, qui arborent le ruban vert et noir . . .

Le maréchal s'arrête auprès des blessés, dit à chacun un mot d'encouragement. Un grand blessé canadien, le major Alexandre Laviolette, paralysé des deux jambes, s'est fait porter là. Il a déjà la croix militaire anglaise; Joffre le félicite et lui annonce qu'il recevra aussi la croix de guerre française.⁵⁰

Un banquet au Ritz groupe autour du Maréchal des représentants du gouvernement, des corps constitués, des grandes associations commerciales et industrielles. Mgr Bruchesi, archevêque de Montréal, personnifie le clergé canadien : « prélat d'une extrême finesse, aux traits délicats, au regard acéré ». Quand le maréchal lui tend la main, il ne serre pas cette main, mais « la porte à ses lèvres : ce geste d'une signification profonde, cet hommage à la France héroïque, provoque aussitôt des commentaires admiratifs. »⁵¹

Décidément, cette journée devait être bien remplie, — chargée même. . . Dans l'après-midi, Joffre « inaugure la première bibliothèque municipale française du Canada », celle de Montréal. Accueilli par le conservateur, Hector Garneau, petit-fils de l'historien, il signe la première page du registre des visiteurs, puis reçoit dans un geste symbolique la clé d'or de l'établissement.

La visite à la Métropole du Canada se terminera par une réception au Consulat général de France. Mais, après le vin d'honneur, il faut bientôt songer au train qui conduira la mission à Boston. En roulant vers la gare, on s'arrête devant la statue de

50. De Tesson, *Op. cit.*, 260.

51. *Ibid.*, 262. Les commentaires durent être moins « admiratifs » chez ceux qui, bien renseignés, savaient que Joffre était un franc-maçon notoire !

Maisonneuve, fondateur de la ville, et le Maréchal y dépose une couronne.

Et notre chroniqueur de conclure : « Trop courtes, certes, ont été ces heures passées au milieu de nos amis canadiens. Mais nous pouvons leur emprunter leur devise et leur dire : « Nous nous souviendrons ». ⁵² MM

Vers le même temps, une autre « mission » française, bien différente de celle-là, visitait l'Amérique du Nord: le « Trio de la Bonne Chanson de France », dit plus brièvement « Trio Larrieu ».

Nous avons déjà fait mention du succès remporté jadis par Théodore Botrel. Le barde restait toujours présent aux Canadiens, grâce à la publication de sa revue *La Bonne Chanson*, créée par lui en 1908, et dont les morceaux étaient souvent exécutés dans les fêtes de collèges et de paroisses: qu'un interprète autorisé vînt directement de France avec ce répertoire, il était assuré de faire salles combles.

C'est ce qu'avait compris Albert Larrieu, disciple et continuateur de Botrel. Curieuse figure, que ce Larrieu, né en 1872 à Perpignan, fils de médecin qu'on destine aussi à la science, mais qui interrompt ses études pour s'adonner à la musique et tout particulièrement à la chanson bretonne, ce qui lui vaudra l'appellation de « méridional-celtisant » ! Son parrain littéraire fut Jean Richepin, et Larrieu jouit déjà d'une certaine renommée quand éclate la guerre. Il rejoint son régiment, mais ne passera que dix-huit mois au front: malade, il est réformé sans espoir. . . Que faire désormais, sinon revenir à la chanson ? Après avoir sollicité les avis de Richepin, Botrel, Marcel Prévost et reçu la « bénédiction » de Xavier Privas, grand pontife du genre, il décide d'aller « chanter la France » en Amérique.

Il s'adjoint deux partenaires qui ne seront pas moins sympathiques au public canadien: la jeune France Ariel, Bretonne de Nantes qui deviendra plus tard sa femme, et Mme Geneviève Lecomte, élève de Dupré, qui s'est déjà produite aux Bouffes-Parisiens et au Trianon-Lyrique.

52. De Tessan, *Op. cit.*, 264.

Le trio débarque à New-York en septembre 1916. Il parcourra l'Amérique du Nord de l'Est à l'Ouest et du Nord au Midi: les détails de la randonnée nous sont connus, grâce aux copieux souvenirs de France Ariel.⁵³ De son côté, avant de quitter le continent, Larrieu voudra combattre certains préjugés anti-canadiens dans un livre généreux, édité en Nouvelle-Angleterre: *A propos du Canada français; une poignée de vérités*.⁵⁴ Dans l'un comme dans l'autre ouvrage, les Canadiens seront immanquablement louangés. Pouvait-il en être autrement? Si quelques réserves s'étaient présentées à l'esprit de nos auteurs — et il dut s'en présenter — comment les exprimer, dans des pages publiées chez les hôtes mêmes?

Ainsi, ils convinrent d'éviter les allusions à la guerre sauf pour féliciter Canadiens et Américains des secours de toute sorte qu'ils apportaient à la bonne cause. Mais, ces réserves faites, les deux livres abondent en observations justes, et France Ariel, enjouée et taquine, fait souvent montre d'un réel talent descriptif.

La tournée connue au Canada français un succès sans précédent. Albert Larrieu dut donner à Montréal une nouvelle édition des chansons qu'il exécutait avec ses partenaires: vers 1917, tout le monde dans le Québec chantait ou savait *les Crêpes!* Il en composa d'autres sur place, comme *la Soupe aux pois*, et fit souvent des causeries sur le folklore, la chanson française, la carrière de grands catholiques tels que Louis Veillot. Particulièrement recommandé par ses anciens maîtres les Jésuites, Larrieu dut ainsi promener son Trio dans tous les pensionnats de garçons et de filles, et lui mérita cet éloge qui n'a rien d'exagéré: «Aucune mission française auprès de nous, en ces derniers temps, n'a su, autant que le Trio Larrieu, faire aimer l'invincible et douce France». ⁵⁵

53. France Ariel, *Canadiens et Américains chez eux*. Journal, lettres, impressions d'une artiste française. Granger, Montréal, 1920, in-12, 300 p.

54. Albert Larrieu, *A propos du Canada français: une poignée de vérités*, Fall River (E.-U.), Imprimerie Gagnon, 1920, in-12, 120 p. L'aimable chansonnier devait mourir à 52 ans, le 27 février 1925.

55. Louis Lalande, s. j., préface pour les *Nouvelles chansons de chez nous*, Montréal, 1918.

Cette petite France itinérante et chantante passa plus de deux ans en Amérique, et le Trio ne fut rompu — bien tragiquement, il faut le dire — que par la mort de Mme Lecomte, décédée à Sherbrooke à la suite d'une intervention chirurgicale.

C'est ainsi que cette période s'achèvera par des chansons, ce qui n'est pas mauvais ni contraire aux meilleures traditions françaises.

En somme, la Guerre — comme tant de témoignages le démontrent — avait contribué, sur bien des points, à rapprocher Canadiens et Français. Parmi ces derniers, qu'ils fussent outre-mer ou chez eux, chacun avait voulu y aller de son couplet pour exalter l'effort canadien. On avait même parfois poussé l'éloge jusqu'au dithyrambe et sollicité textes et chiffres, témoin cet ancien Consul général de France⁵⁶ qui, même avant l'armistice, n'hésitait pas à écrire: « Le Canada [. . .], avec une population de huit millions d'habitants seulement [. . .], a fait l'incroyable effort d'envoyer *neuf cent mille*⁵⁷ de ses enfants sur les champs de bataille ». ⁵⁸

Incroyable, en vérité ! car c'était, pour le moins, multiplier par deux le nombre véritable des recrues canadiennes. Sans prétendre faire ici de la statistique, nous pensons rester plus près de la réalité en concluant avec Louis Cros : « La grande Guerre, en mobilisant 552 000 Canadiens — dont 383 000 traversèrent l'Océan — a consacré la profonde amitié des deux peuples, ou plus exactement des deux familles ». ⁵⁹

Armand Yon

56. Joseph de Loynes succéda au grand Alfred Kleczkowski en janvier 1908 comme consul général de France à Montréal, et le demeura jusqu'en 1912. Quoiqu'il n'eût pas l'envergure de son prédécesseur, il fut bien accueilli du clergé et de la population en général (Cf. P. Savard, *Le Consulat général . . .*, Presses de l'université Laval, 22s.).

57. C'est nous qui soulignons.

58. J. de Loynes, « *Le Canada et la France* », article dans *France-Amérique*, avril 1918, 109s.

59. Louis Cros, *Le Canada pour tous*, Paris, Albin Michel, s. d., 5.